

Vagabonde

Compagnons de voyage  
Collection dirigée par René de Ceccatty

Illustration de couverture :  
Juliette Prudon

Composition et couverture :  
Henri-François Serres Cousiné

© Vendémiaire 2022 pour la traduction  
et la préface. Titre original: *Hôrôki*.  
Toute reproduction ou représentation  
intégrale ou partielle, par quelque procédé  
que ce soit, du texte contenu dans le présent  
ouvrage, et qui est la propriété de l'Éditeur,  
est strictement interdite.

Diffusion-distribution :  
Harmonia Mundi livre

ISBN 978-2-36358-385-7  
Éditions Vendémiaire  
5, rue des Petits-Carreaux, 75002 Paris  
[www.editions-vendemiaire.com](http://www.editions-vendemiaire.com)

# Vagabonde

Fumiko Hayashi

Traduit du japonais et préfacé  
par René de Ceccatty

Vendémiaire\*

« Hommes de l'avenir, souvenez-vous de moi. »

## *Prologue*

Dans une école du nord de Kyûshû, j'ai appris cette chanson :

*Nuit d'automne tardif loin du foyer  
Dans mes tristes pensées désolation solitaire  
Village natal chéri nostalgie de père et mère*

Je suis une vagabonde prédestinée. Je n'ai pas de village natal. Mon père était originaire d'Iyo dans l'île de Shikoku<sup>1</sup>, où il était représentant de commerce en draps. Ma mère, servante dans une auberge d'une station thermale de Sakurajima, dans l'île de Kyûshû.

Maman s'était mariée avec un étranger, et l'endroit qu'ils cherchèrent pour s'y installer une fois que papa se fut exilé de Kagoshima était Shimonoseki, dans la préfecture de Yamaguchi. Je suis née dans la ville de Shimonoseki. Moi, dont les deux parents se trouvaient dépourvus de pays natal, il était inévitable que le mien soit le voyage. Aussi, voyageuse prédestinée, ai-je appris cette chanson du village

---

1. L'une des quatre grandes îles (elle, au sud-ouest) qui forment le Japon. Elle se trouve sous la botte oblongue que forme Honshû, l'île principale, en étant comme enveloppée dans une baie formée par sa semelle. Kyûshû en est une autre (plus à l'ouest) et plus au sud. La quatrième Hokkaidô (au Nord).

natal chéri, dans une humeur désespérée. C'est qu'à huit ans, sur ma si courte vie, une tempête se produisit. À Wakamatsu, mon père, qui s'était construit une considérable fortune dans le commerce du vêtement, entretenait une *geisha*<sup>1</sup> nommée Hama, qui avait fui les îles Amakusa au large de Nagasaki. Au jour de l'an lunaire, alors qu'il neigeait, ma mère, avec moi qui avais huit ans, a quitté la maison de mon père. Je me rappelle que Wakamatsu était un endroit qui n'était accessible qu'en ferry.

Le père que j'ai maintenant est mon beau-père. Cet homme était originaire d'Okayama, il avait un cœur simple au point d'en être exagérément honnête, avec une candeur anormale qui le fit vivre la moitié de sa vie dans le besoin. Comme j'étais l'enfant d'un premier lit, lorsque j'ai vécu avec ce père, on peut dire que j'ai eu une existence presque sans foyer digne de ce nom. Notre vie se passait d'hôtel borgne en hôtel borgne où qu'on aille.

« Papa n'aime pas les maisons, il n'aime pas les meubles... », me répétait toujours maman.

Et donc, je n'ai de souvenir que d'une vie passée dans des hôtels minables, et je ne connais aucun beau paysage, j'étais emmenée par mon beau-père et par maman dans ses tournées de représentant de commerce de lieu en lieu à travers tout Kyûshû. C'est à Nagasaki que je suis entrée à l'école primaire pour la première fois. Nous logions alors dans une petite pension appelée L'Auberge du Millet, et on m'avait habillée d'une robe dite « retouchée », en mousseline, en vogue à l'époque, et je suis allée à l'école, qui se trouvait près du quartier chinois.

---

1. Par souci d'unification, tous les termes japonais, même ceux dont le sens est désormais clair pour les Français (comme *geisha*, *tatami*, *futon*, *tôfu*, *kimono*, *yen*, etc.) sont écrits en italiques et invariables. Lorsque leur sens n'est pas évident, il est traduit en note.

Après un tel départ, comme j'ai changé sept fois d'école, dans l'ordre : Sasebo, Kurumé, Shimonoseki, Moji, Tobata, Orio, il m'était impossible de me faire un seul nouvel ami.

« Papa, je ne veux plus aller à l'école, hein... »

Alors, la mort dans l'âme, j'ai cessé d'aller à l'école. C'est que je ne supportais plus de m'y rendre. Nous vivions à cette époque dans la ville minière de Nôgata, j'avais une douzaine d'années.

« La petite Fû-chan aussi pourrait vendre quelque chose... »

C'était l'époque où l'on pensait que me laisser m'amuser était du gâchis. La ville de Nôgata, qu'il fasse beau, qu'il fasse gris, le ciel était toujours nuageux et sombre. C'était une ville où l'on avait la sensation que la langue était imprégnée d'eau pleine de fer où le sable s'infiltrait.

En juillet, où nous nous étions installés dans une petite auberge appelée L'Écurie de Taishô, comme toujours mes parents m'avaient laissée à l'auberge, et avaient emprunté un chariot, en mettant dans leurs bagages des broderies, des chaussettes, de la mousseline, des ventrières, etc., et, avec maman comme soutien, ils étaient allés proposer leurs marchandises dans une fabrique de porcelaine ou dans une mine.

C'était une région qui ne m'était pas familière et que je voyais pour la première fois.

On me donnait trois *sen*<sup>1</sup> d'argent de poche, que j'enveloppais dans ma ceinture et tous les jours j'allais me distraire en ville. Ce n'était pas une ville animée comme Moji. Et ce n'était pas non plus une belle ville comme Nagasaki. Ce n'était pas, comme Sasebo, une ville où les

---

1. Le *sen* est un centime de *yen*. Le *yen* dans ces années-là valait environ 4 ou 5 euros actuels. Et donc 600 *yens* actuels.

femmes étaient jolies. C'était une ville dont les corniches des maisons toutes brûlées semblaient bâiller obscurément, et dont les rues étaient parsemées de charbon qui crissait sous les pieds. Entre les confiseries, les vendeurs d'*udon*<sup>1</sup>, les fripiers, les matelassiers, c'était une ville qui au fond ressemblait à un train de marchandises. Devant ces magasins, contrairement aux femmes qui font du lèche-vitrine, ce n'était ici qu'un défilé de femmes malades qui lançaient des regards perçants. Celles qui sortaient sous le soleil brûlant de juillet étaient vêtues de jupes sales et de vestes de coton léger sans manches.

Quand le soir tombait, des ouvrières portant des pelles ou des groupes chargés de ballots vides revenaient dans leurs dortoirs en bavardant par petits groupes. Des rengaines apparentées au répertoire populaire faisaient fureur.

Mon argent de poche de trois *sen* disparaissait avec des mini-livres racontant l'histoire des « Belles Jumelles » ou des « boules de glace ». En peu de temps, au lieu d'aller à l'école, je fus engagée dans une fabrique de biscuits de millet<sup>2</sup> de Susaki, pour un salaire de 23 *sen* par jour.

Je me souviens que cela me coûtait 18 *sen* quand j'allais acheter du riz dans une passoire-corbeille en bambou<sup>3</sup>.

Le soir je lisais des livres empruntés à la bibliothèque du quartier, comme des vies d'Udé no Kisaburô<sup>4</sup>, ou l'insaisissable Fukushima Masanori<sup>5</sup>, ou encore des ouvrages de Masaoka Shiki<sup>6</sup>, ou *Uzumaki* (*Tourbillon*) de Katei Watanabé<sup>7</sup>, *Nasanunaka* (*Sans lien de sang*) de

---

1. Épaisses et longues nouilles de blé.

2. *Awaokoshi*.

3. *Zaru*. Traditionnellement on utilise au Japon des passoires-corbeilles en bambou tressé pour servir les nouilles ou le riz, et même les transporter.

4. Héros populaire de l'époque d'Edo.

5. Gouverneur militaire vainqueur d'une célèbre bataille, au XVI<sup>e</sup> siècle.

6. Poète (1867-1902).

7. 1884-1926, auteur de romans historiques.

Yanagawa Shunyô<sup>1</sup>. Quel enseignement pouvais-je retirer de ces récits? J'aimais les « happy ends », je me complaisais dans des rêveries solitaires, ma tête alors s'imprégnait, comme une éponge, d'héroïsme et de sentimentalisme.

Autour de moi, on ne parlait qu'argent du matin au soir. Mon unique idéal était de prétendre que je voulais devenir une « nouvelle riche ».

Par des jours de pluie incessante où le chariot que mon père avait emprunté était tout dégoulinant d'eau, il était vraiment lugubre de devoir prendre, matin et soir, un bol de riz à la citrouille.

Dans notre pension, vivait un fou qui était mineur, ouvrier du rocher, et qu'on surnommait Boule-de-nerfs: cet homme, disait le personnel de l'auberge, était devenu imbécile après avoir été soufflé par de la dynamite. C'était un fou d'une nature douce, qui chaque matin à l'aube sortait pour aller pousser les wagonnets de la mine avec les femmes de la ville. Il lui arrivait souvent de me repasser ses poux.

Plus tard, il fut promu à la fonction de boiseur; et de plus, un borgne originaire de Shimané, qui était un conteur de *saimon*<sup>2</sup>, deux couples de mineurs, un colporteur de *saké mamushi*<sup>3</sup>, une prostituée sans pouce formaient un groupe plus amusant qu'une troupe de cirque.

« Elle dit qu'elle s'est arraché le doigt en poussant un wagonnet, mais c'est un mensonge, en réalité c'est quelqu'un qui le lui a coupé!... » expliqua à maman le patron de L'Écurie en clignant de l'œil.

---

1. 1877-1918.

2. Invocation de divinités bouddhistes, souvent intégrée à des soirées de spectacle.

3. Il s'agit de *saké* où l'on fait macérer une vipère, et supposé avoir des effets aphrodisiaques.

Un jour, je suis allée au bain public avec la prostituée sans pouce. La salle du bassin était gluante de mousse et sombre. Tout autour de son ventre était tatoué un serpent à langue rouge au niveau du nombril. C'était la première fois que je voyais ce genre de femme extraordinaire à Kyûshû. Comme j'étais une enfant, je fixai intensément ce tatouage bleu pâle du terrifiant serpent.

Les couples qui descendaient dans ces pensions, en général, se préparaient leurs repas eux-mêmes, et les clients qui ne le faisaient pas allaient acheter du riz et demandaient qu'on le leur cuise.

Au coin de la rue, dans cette ville de Nôgata, brûlée comme un fond de marmite, on avait, à l'époque, accroché une affiche publicitaire pour *Kachiusha*<sup>1</sup>.

C'était l'image d'une jeune étrangère, qui avait recouvert sa tête d'une couverture, dans une gare sous la neige, tapotant la fenêtre du train. Aussitôt, la coiffure de Kachiusha, avec une raie au milieu de la tête, devint à la mode.

*Kachiusha jolie s'en va, quelle tristesse!  
Juste le temps que la neige fondue disparaisse  
On fait un vœu, lala, au dieu?*

---

1. Il s'agit du titre d'un film et d'une chanson écrite par Shinpei Nakayama (1887-1952) pour la comédienne et chanteuse Sumako Matsui (1886-1919) (dont il est question plus loin), dans l'adaptation de *Résurrection* de Tolstoï, film de Hôgetsu Shimamura (1871-1918) qui le transpose au Japon. Sumako Matsui se suicida deux mois après la mort de son compagnon Shimamura, fauché par la grippe espagnole. Ils avaient fondé ensemble le Théâtre des arts (*Geijutsuzo*). Sumako Matsui fut rendue très célèbre non seulement par cette chanson, mais par son interprétation théâtrale de Nora, dans la pièce *Maison de poupée*. Mizoguchi a consacré un film à cette tragédie amoureuse et artistique (*L'Amour de l'actrice Sumako*, 1947, avec Kinuyo Tanaka, l'une des plus grandes actrices de cinéma de l'avant-guerre et de l'après-guerre, également réalisatrice). Nous retranscrivons phonétiquement le prénom tel qu'il est écrit par Fumiko Hayashi. Dans les traductions françaises de *Résurrection*, il est transcrit indifféremment en Katyousha, Katyoucha, Katioucha, Katusha.

C'était une chanson nostalgique.

En un clin d'œil, cette chanson de Kachiusha fit fureur dans cette ville minière.

Je ne comprenais pas trop les pures passions d'une femme russe, mais comme j'allais aussi voir des films, je commençais à devenir une jeune fille extraordinairement romantique.

Sauf pour assister à des récitals de *ukarebushi*<sup>1</sup>, on ne m'emmenait jamais au théâtre, aussi tous les jours allais-je en cachette au cinéma voir *Kachiusha*. Sur le moment, j'étais aux anges grâce à Kachiusha.

Sur le chemin pour aller acheter du pétrole, il y avait une place où poussaient des lauriers-roses blancs, et avec les enfants de la ville, je jouais à faire comme si j'étais Kachiusha, ou encore à imiter les travailleurs de la mine. Le jeu de la mine consistait, pour les filles, à faire semblant de pousser les wagonnets et, pour les garçons, à feindre de creuser la terre tout en chantant l'hymne des mineurs.

À cette époque, j'étais une enfant en excellente santé. Après avoir dit adieu aux 20 *sen* pour lesquels j'avais été engagée rien que pour un mois dans la fabrique de biscuits de millet, je me chargeai d'un ballot en foulard gris contenant des éventails et des produits cosmétiques que mon père avait en stock, j'empruntai le viaduc qui traversait l'Ongagawa, et je me mis à marcher pour faire du porte-à-porte dans les maisons des responsables de la mine et les baraquements de mineurs.

Dans la mine, il y avait toutes sortes de marchands ambulants en quantité.

«Ah, mais on crève de chaud, je ne tiens pas là!» À cette époque, il n'y avait que deux «collègues» qui utilisaient ce langage nouveau pour moi. «Matsu-chan», qui venait de Katsuki à pied comme

---

1. Chansons folkloriques accompagnées au *shamisen*, instrument à trois cordes pincées.

marchande de confiserie, c'était une fille mignonne de 15 ans, mais elle a été aussitôt achetée comme *geisha* pour aller à Tsingtao, en Chine. «Hiro-chan», un vendeur de poissons séchés, était un petit garçon de 13 ans, son rêve était de devenir mineur, une fois adulte.

Après avoir bu, les gens brandissaient les pioches étonnamment haut et on pouvait assister gratuitement aux scènes théâtrales qui s'enchaînaient dans la ville : en revenant par les bords de l'Ongawa au clair de lune, j'écoutais les histoires de Hiro-chan et de son amie.

À cette époque, le mot «uniformité» était à la mode, mes éventails, avec *uniformité*, pour 10 *sen*, étaient décorés d'images de carpes, des Sept Dieux de la Bonne Fortune, du mont Fuji. L'ossature était composée de sept bouts de bambou solides. Chaque jour, en moyenne, j'en préparais une vingtaine.

Je rôdais encore plus que les femmes des mineurs autour des corons aux crépis verdâtres délavés pour vendre comme des petits pains mes éventails.

Il y avait aussi ce qu'on appelait «un coron emballage», qui était une maison où vivaient dix familles de Coréens. Des tas de gosses nus s'entassaient en jouant nus enroulés comme des oignons sur les *tatami* en joncs à feuillage panaché.

Sous le ciel en fureur, on entendait le flux des wagonnets, comme des coups de tonnerre lointain, alors que le sol creusé ouvrait sa gueule.

À l'heure de la pause-déjeuner, j'allais vendre à pieds mes éventails, en allant çà et là, toute petite que j'étais, attendant que les mineurs déferlent comme une écume bouillonnante hors du tunnel sombre de la mine, à travers les étais de bois qui en faisaient une fourmilière. Les mineurs ne suaient pas de l'eau, mais un caramel noir. Maintenant ils se laissaient tomber sur le sol maculé de charbon

qu'ils avaient eux-mêmes creusé, et ils dormaient profondément, le cœur battant, la bouche ouverte comme des poissons rouges. Ils étaient tout à fait comme un troupeau de gorilles. Et comme seul mouvement dans ce paysage tranquille, il n'y avait que le flux de ces filets d'autrefois le long de la rive.

Quand la pause prenait fin, la chanson de *Kachiusha* courait de bouche en bouche. Puis, comme des ipomées blanches, les flammes des lanternes éclairaient l'intérieur des galeries de leurs faibles lueurs tandis qu'on entendait les appels stridents des cors.

*En quittant le pays, une peau de pêche<sup>1</sup>...*

C'était chanté avec une voix quelconque, mais quand on voyait le crassier dans le vague, les enfants eux-mêmes étaient saisis d'une sensation douloureuse.

Quand je n'arrivais pas à vendre mes éventails, j'allais proposer à la ronde des petits pains fourrés à la pâte de haricots rouges pour un *sen* pièce.

Sur l'étroit chemin d'une demi-lieue qui conduisait à la mine, il m'arrivait souvent de me reposer pour grignoter ces petits pains.

À cette époque, mon père revenait parfois fulminant à la pension, la tête enveloppée d'une serviette après s'être disputé, à cause de son commerce, avec un mineur.

Maman avait ouvert un stand de bananes près du sanctuaire de Taga. En provenance de la gare, une foule se déversait, c'était toute la population des mineurs. Maman pouvait assez facilement écouler ses bananes bon marché. Quand j'avais vendu tous mes petits pains fourrés aux haricots rouges, je posais mon panier près de maman, et j'allais souvent jouer dans l'enceinte du sanctuaire.

---

1. Citation du «Chant des bandits des grands chemins».

Et en compagnie de toutes sortes de garçons et de filles, j'accrochais à la statue de cheval des billets contenant mes vœux<sup>1</sup>. Pour qu'il m'arrive des choses agréables.

Pour la Fête de Tagasan<sup>2</sup>, il pleut toujours. Les nombreux marchands ambulants allaient et venaient dans l'enceinte du sanctuaire et le long de la gare en regardant le ciel menaçant.

En octobre, la mine se mit en grève. Alors que dans le centre-ville régnait un calme absolu, comme en buvant du gin le nez pincé, seuls les mineurs venant du puits exprimaient une tension frénétique. La grève était dure. Je me souvenais même de leur chanson. La grève de la mine était jusqu'au-boutiste et avait gagné les autres mines.

Chaque fois, comme il était impossible de faire affaire avec les marchands de la ville, il était rare que les mineurs ne reviennent pas en ayant emprunté des marchandises. Néanmoins, les marchands qui collaboraient avec les mineurs furent aussitôt appelés *les rigolos*.

« Comment ça, à plus de quarante ans, il faut t'y mettre, ta méthode laisse à désirer<sup>3</sup>... »

M'éclairant avec une lampe de poche je lisais *Zigomar*<sup>4</sup> un roman policier très emberlificoté. Maman s'endormait sur l'ourlet qu'elle cousait et papa comme toujours marmonnait. Il pleuvait interminablement dehors.

---

1. C'est une coutume japonaise que d'accrocher dans l'enceinte des sanctuaires à des statues ou des arbres des billets où l'on a inscrit ses vœux (de mariage, de travail, de réussite aux examens, de santé). Ces billets sont souvent préparés, déjà imprimés et vendus par les prêtres. Il y a en effet la statue d'un cheval dans cette enceinte sacrée de Tago.

2. 23 avril. Fête du sanctuaire de Tagataisha, appelé communément Tagasan.

3. Citation en argot difficilement compréhensible.

4. De Léon Sazie (1862-1939), auteur français de romans-feuilletons qui ont connu un immense succès mondial et ont été adaptés au cinéma. Zigomar était un personnage récurrent dans une longue série, criminel impuni.

« Quel ennui parfois de devoir s'occuper d'une maison, de prendre des décisions !

— Quel boucan<sup>1</sup> ! »

Papa protestait d'une faible voix et ensuite ce ne fut que le bruit de la pluie.

Pendant ce temps, il n'y avait que la prostituée sans doigt qui sirotait toujours son *saké*.

« La guerre pourrait bien éclater... »

Sa marotte, c'était de parler de la guerre. Que notre monde aille à sa perte, je m'en fiche, disait-elle. Elle disait que si l'argent et la fortune coulaient dans les puits, elle s'en fichait.

« Pourtant, toi, tu es bien née, non ? » lui disait maman, et alors la prostituée sans doigt répondait en jetant un regard par la fenêtre, avec un triste sourire « Justement, je pensais à ma petite maman... »

Elle dit qu'elle avait 25 ans, mais qu'elle avait eu une jeunesse qui était partie en fumée à force d'avoir travaillé dur.

C'était le temps où novembre parlait.

Papa, maman et moi revenions de Kurosaki, en bavardant d'une voix forte, et nous tirions à pied le chariot léger, le long de la rivière Onga.

« Maman et toi, montez dans le chariot, car c'est encore bien loin, ce serait trop fatigant de marcher... »

Maman et moi sommes montées dans le chariot, pendant que papa, en chantant de bonne humeur, nous tirait.

Avec l'automne, les étoiles se multipliaient dans le ciel.

On allait entrer dans la ville. De derrière nous parvinrent des appels : « Hé, p'tit pépère ! » Ce devaient être les mineurs sur la route qui nous interpellaient. Mon père arrêta le chariot. « Qu'est-ce qu'il y a ? » rétorqua-t-il.

---

1. Ce dialogue est en dialecte de Kumamoto.



Deux mineurs se rapprochèrent en traînant la patte. Ils nous dirent qu'ils ne mangeaient plus depuis deux jours. Papa leur demanda s'ils étaient en cavale. Ils étaient tous les deux coréens. Comme ils se rendaient à Orio<sup>1</sup>, ils voulaient qu'on leur avance de l'argent, disaient-ils en baissant la tête à plusieurs reprises. Papa sans un mot leur tendit deux pièces de 50 *sen*<sup>2</sup> dont chacun d'eux s'empara. Un vent glacé soufflait sur le bord du fleuve.

Au-dessus de la tête des deux Coréens, des étoiles brillaient en quantité et étrangement nous tremblions de tous nos membres, et quand ils reçurent le *yen* de mon père, ils poussèrent par derrière notre chariot en silence jusqu'à la ville.

Quelque temps plus tard, mon père retourna à Okayama<sup>3</sup> pour aller vendre la ferme de mon grand-père qui venait de mourir. Son unique objectif était de se faire un petit capital, pour tenter une vente aux enchères de porcelaines de Karatsu<sup>4</sup>. De toute façon, dans une ville minière, on ne pouvait vendre facilement que de la nourriture. Maman des bananes, moi des petits pains fourrés aux haricots rouges, et tant qu'il ne pleuvait pas, nous pouvions vendre à notre faim.

Pour les 2 *yen* 20 *sen* que nous coûtait par mois l'auberge, maman disait qu'elle aimait mieux cela plutôt que de louer une maison. Voilà pourquoi tout, où que nous allions, nous semblait trop misérable.

Une fois en automne, maman ayant dû, non sans angoisse, arrêter son commerce, papa n'avait retiré de sa vente que 40 *yen*. Avec cet argent, il entreposa ses porcelaines de Karatsu, et alla travailler seul à Sasebo<sup>5</sup>.

---

1. Ville de Kita-Kyūshū, à 15 km au nord de Nōgata.

2. Une aumône relativement importante, équivalant à une dizaine d'euros actuels.

3. Sur la côte méridionale de Honshū, l'île principale du Japon, à 400 km de Nōgata.

4. À 100 km au sud-est de Nōgata, sur l'île de Kyūshū.

5. Ville à 150 km au sud-est de Nōgata, toujours sur l'île de Kyūshū.

«Je vous ferai bientôt venir...», dit-il, en montant dans le train, en bleu de travail, brûlé par le soleil.

Et moi, qui ne pouvais pas chômer un seul jour, je continuais ma vente ambulante de petits pains fourrés aux haricots rouges.

Quand il pleuvait, je vendais mes petits pains en faisant du porte-à-porte dans les rues du centre de Nōgata.

Le souvenir de cette époque me restera toute la vie ancré dans la mémoire. Ce commerce ne me coûtait pas la moindre peine. Maison après maison, j'allais mon chemin et, tout en disant «5 *sen*, 2 *sen*, 3 *sen*», je remplissais le porte-monnaie que je m'étais fabriqué moi-même. Et j'étais si heureuse de prouver à maman combien j'étais douée pour ce commerce. J'ai vécu comme ça avec maman deux mois de la vente de mes petits pains fourrés aux haricots rouges.

Un jour, en revenant de la ville, maman cousit une jolie ceinture de couleur olivâtre pour jeune homme.

«C'est pour qui<sup>1</sup> ?»

J'écarquillais des yeux émerveillés. Maman me dit que c'était papa qui l'avait envoyée de Shikoku. Je sentis, sans comprendre pourquoi, mon cœur s'emballer.

Bientôt, avec mon beau-père revenu nous chercher, nous avons quitté tous les trois Nōgata et pris le train pour Orio.

J'empruntais cette route chaque jour. Tandis que nous traversions l'Ongagawa par le pont métallique, la route blanche sur la rive se reflétait tristement dans mes yeux. Un voilier blanc remontait la Hitotsugawa et ce paysage m'emplissait de nostalgie. Dans le train, des marchands qui proposaient des chaînes en or, des bagues, des ballons, des livres illustrés bavardaient comme des pies.

Papa m'acheta une bague où était sertie une pierre rouge.

---

1. En dialecte du sud.